

Chapitre VI

André Belleau

Volume 6, numéro 3 (33), mai-juin 1964
URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59917ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Belleau, A. (1964). Chapitre VI. *Liberté*, 6(3), 204–207.

CHAPITRE VI

Il est six heures du matin. Philippe, étendu sur le trottoir rue Sainte-Catherine, n'arrête pas de vomir. Ça ramasse ce qui reste au creux de l'estomac, se fraye un chemin vers la bouche dans les râles et les secousses, éclate avec un son rauque, se répand sous lui, lui rentre par le nez. Silence pendant lequel son corps se balance comme au rythme d'un refrain. Puis nouvelle charge avec des recrues fraîchement secrétées. Les chauffeurs de taxi, qui ralentissent devant l'obstacle, grimacent leur écoeurément. Rien ne vibre dans le matin gris.

L'arroseuse municipale avance en rampant comme un gros ver blanc. Philippe reçoit le jet en plein visage. Il se soulève à demi, un peu moins saoul, couvert de vomissure âcre, de boue et de merde liquéfiées. Ensuite il se met à sangloter ou plutôt à brailler comme un con qu'il était en frappant l'asphalte du poing.

— Je suis un con.

— Je suis un con.

— Je suis un con.

Hans avait disparu.

Ce jour-là Philippe n'alla pas à l'agence de publicité.

Pendant la semaine qui suivit, il chercha fébrilement à revoir Sophia. Mais chaque fois qu'il croyait enfin la tenir au bout du fil dans son appartement de Ville Mont-Royal, elle racrochait.

Il avait joué avec l'idée de la quitter et c'est elle qui le plaquait.

Tous les chats de Westmount ont les yeux verts de Sophia.

Au bureau, il se montrait gentil. Il éparpillait ses sourires. Jamais General Motors n'eut un pareil publicitaire. C'était à

s'y méprendre. Mais lui, il avait le sentiment qu'il se défaisait, qu'il se désarticulait, qu'un jour il se retrouverait en pièces détachées sous sa table, et que ça avait commencé en douce bien avant que Sophia se mette à rigoler sous lui l'autre weekend.

Il suffoquait le soir avant de s'endormir. Certains appellent peut-être ça souffrir. Un vrai con. Un con risible et pitoyable.

Enfin, Sophia et lui eurent une conversation tout ce qu'il y a de plus adulte au Bistrot familial de la rue Drummond. Ils ne burent que du café. Sophia paraissait cruellement détendue et raisonnable. Son verbiage effarouché semblait avoir fait place à une sorte de gravité détachée et têtue. Cette nouvelle manière lui allait bien et il s'aperçut qu'elle le savait, et qu'elle désirait beaucoup qu'on la sente sûre d'elle-même dans le chemin de l'élégance heureuse. Il parla peu. Les mots ne venaient pas, ou avec difficulté. Il bredouilla. Cela ne lui était pas arrivé depuis longtemps. Il aurait hurlé. Il aurait sali tout encore une fois. Il avait besoin de merde.

C'est trois mois plus tard qu'il trouva la lettre, un après-midi qu'il rentrait à Trafalgar Square.

Mon chou,

Lorsque tu liras ceci, Hans et moi serons déjà arrivés à Lima. Quelle chance que Grundig ait décidé de tenter l'aventure au Pérou et ait choisi Hans entre tous. Mais il le méritait bien. Je sais, tu penses à Elena. Elle est rentrée en Autriche avec les enfants. Hans m'aime, Philippe! Nous nous aimons. N'est-ce pas merveilleux? Tu comprendras, j'en suis sûre. Avec toi, c'était devenu impossible. Tout cela est beaucoup mieux pour toi, et pour moi.

Personne ne t'a vu depuis une éternité, gros ours! Raoul et Yvette Métyvier se sont beaucoup inquiétés à ton sujet. Au cas où tu ne le saurais pas, je t'apprends qu'ils sont partis tous les deux au Congo comme instituteurs. Je les admire beaucoup. J'aimerais avoir leur courage. Ils n'ont pas cessé de faire des blagues jusqu'à la fin, Raoul surtout. Hans les taquinait. Il disait qu'après tant d'années de bécotage dans

la neige, ça leur manquerait là-bas et qu'ils feraient bien d'apporter de la glace artificielle.

Notre nouvel ami Laurent m'a demandé avant notre départ de te dire combien il avait aimé ton article sur l'Expo universelle. Laurent nous a beaucoup fait rire. Tu te souviendras peut-être, c'est le skieur qui nous observait alors que... tu sais, ce fameux weekend. Nous l'avons connu par la suite. Raoul l'appelait en riant "le skieur solitaire". Il fait du marketing. Un type formidable. Il est en ce moment en Australie. Une enquête de plusieurs mois.

Je t'embrasse. Sois heureux. Je ne t'oublierai jamais.

Ta Sophia.

C'était en août. Les jours s'assombrissaient déjà. L'été avait commencé à se refroidir.

Il avait oublié de fermer les fenêtres de l'appartement.

— Hans fait l'amour mieux que moi. Tant mieux pour elle. Moi je ne fais que rêver.

Il tenait toujours la lettre. Il la relut.

— Allez chier bandé de câlices.

Ces mots, il les avait dit à voix haute. Ils le frappèrent en plein visage, comme le jet de l'arroseuse cet autre soir au printemps. Ce langage ne lui était pas habituel. Il en fut surpris. D'où lui venait-il? C'est comme si un autre avait parlé, avec une voix différente de la sienne.

Il se retourna involontairement.

Les tableaux étaient toujours en place au-dessus des statuettes africaines.

Puis tout lui remonta pas saccades, lui remplit la gorge et la tête.

Des odeurs, des bruits, des éclats de voix.

Les façades s'effritaient.

Derrière les Van Gogh, de mauvais calendriers. A la place des statuettes, les plâtres sur le sideboard. Et ça n'arrêtait pas de gueuler.

Mais il se ressaisit.

En décembre, à l'hôtel de la Marquise, on lui présenta Laurent de retour d'Australie. C'était l'ouverture des sports d'hiver. Laurent faisait des bons mots, avait beaucoup de succès. Au cinquième, Philippe lui cassa la gueule.

Il n'avait pas cessé d'être con, sauf qu'il le savait. Ses poings et son regard s'étaient durcis. Il le savait aussi.

Il se sentait prêt maintenant pour la vraie aventure, comme il doit quand même parfois en arriver en ce bordel de pays.

Une vraie aventure de con.